

LA FLAMME DU BELEM

Jean Lary de Fortuné



©2024

— • —

ÉPISODE V

— • —

Dans la grande salle servant habituellement à l'amiral pour réunir son état-major et les chefs des différents postes couvrant la ville, le port et l'aéroport, avaient pris place les représentants des administrations préfectorales, régionales, départementales et municipales. Le maire et l'amiral se tenaient debout devant un vaste écran où apparaissait en encadré chaque secteur de Marseille. L'officier général, ses trois étoiles d'argent brillant à ses manches sous l'effet des projecteurs, passa immédiatement le micro au maire.

« Mesdames et messieurs, j'ai souhaité que nous nous réunissions de toute urgence au sein même du Centre Opérationnel des Services Secours et d'Incendie du Bataillon en raison de la tempête qui atteint actuellement la ville, à la fois sur terre et sur mer. Les services de Météo-France et nos propres services comme les vôtres indiquent que nous ne sommes qu'au début de cet épisode. Dans les heures qui viennent, dans les quarts d'heure, l'intensité des vents va s'accroître ; côté mer, les vagues vont déferler en force sur notre littoral. Les pluies vont se déverser sur la ville comme rarement. Telle est la situation à laquelle nous devons nous attendre et devant laquelle il nous faut nous préparer et tenter de réagir.

Jusqu'à présent, et heureusement, nous n'avons connaissance que de dégâts matériels et nous ne déplorons aucun blessé mais compte tenu de la situation et de son évolution prévisible, j'ai décidé, en raison de ma responsabilité en matière de sécurité et de protection de nos concitoyens, de mettre en action, sur le fondement de l'article 16 de la loi de modernisation de la sécurité civile du 13 août 2004, le Plan Communal de Sauvegarde. À compter de cette minute le Plan Communal de Sauvegarde, connu sous le sigle PCS, est activé.

Une cellule de crise est constituée et va transmettre sans délai les premières consignes aux services communaux, en particulier aux Services techniques et à la Police municipale. Dans un premier temps, le PCS est activé au niveau 1, mais est susceptible de passer au stade supérieur, voire 3. Je demande, chacun en ce qui le concerne, à monsieur le préfet des Bouches-du-Rhône, à madame la préfète de police, au directeur de la sécurité publique, à monsieur le directeur militaire départemental, à la direction départementale de l'Équipement, à la Croix Rouge, et au SAMU de Marseille de prendre toutes les mesures prévues en la matière par nos textes et de se préparer à répondre à cette menace en garantissant la protection de nos concitoyens et la sauvegarde des biens et des installations publiques. Je passe la parole à l'amiral ».

L'amiral, muni d'une longue baguette, commentait en temps réel la situation apparaissant sur le large écran informatisé. Sur chaque secteur : force et orientation des vents, ... niveau de pluviosité, ... risques majeurs, ... pré-positionnement des moyens ...

« Nos moyens précisément, continuait-il, sont naturellement mis en œuvre au plus haut niveau de leur capacité. En appui aux équipes de garde et de service, tous les hommes disponibles ont été rappelés et sont sur le point d'intervenir. En ville, comme sur le littoral, la zone portuaire et l'emprise de l'aéroport ».

Le capitaine de frégate, chef des opérations (OPS), vieux routier du Bataillon, tendit une fiche à l'amiral qui, après une rapide lecture, annonça :

« Un message d'alerte ciblé vient d'être diffusé sur les ondes par France Bleu Provence. Ce message, par son système intégré d'alerte, informe chaque marseillais. Je vous en donne lecture : « Message d'alerte. Attention. Attention. Ici police municipale. En raison des graves conditions météorologiques, un risque menace votre quartier. Si vous êtes hors de votre domicile, rejoignez-le sans tarder. Si vous êtes à bord d'un véhicule, regagnez votre lieu de résidence. Si vous êtes chez vous, n'en sortez pas. Fermez soigneusement portes, fenêtres et volets.

Soyez attentifs aux consignes qui vous seront données. Écoutez la radio. Tous les moyens sont mis en œuvre pour répondre à cette situation et assurer votre sécurité ».

La lutte était lancée. Préfecture, police nationale, armée, Croix Rouge, SAMU, Service techniques ... Sur ordre du Rectorat écoles, collèges et lycées fermaient aussi leurs portes. Les hôpitaux, en coordination avec la direction de l'Agence de santé, recensaient leur capacité à recevoir des victimes. La Croix Rouge s'apprêtait à sortir des soutes et entrepôts des centaines de lits-picot. L'autorité de la RTM alignait en urgence dans ses garages des dizaines de bus pour évacuer, si nécessaire et sur ordre, des sinistrés. Tous les bus en service avaient rallié leurs dépôts. Plus aucun métro, ni « tramway », comme disait un ancien maire, ne circulait en ville dont les rues étaient subitement désertées. Vision étonnante d'une ville de plus de 800 000 habitants plongée dans un silence de mort humaine ! Humaine, car les éléments, eux, ne cessaient de manifester leur présence dans un vacarme dantesque. Les prévisionnistes ne s'étaient pas trompés. Le niveau 2 du PCS avait été déclenché et les autorités hésitaient encore à le hisser au niveau 3. La cellule de crise débordait d'appels téléphoniques.

Dans une symphonie à deux tons aussi hurlante que désordonnée, les véhicules des marins-pompiers illuminaient la ville de leurs gyrophares alternatifs. Les secteurs avaient déversé dans les rues devenues torrents alpins tous les moyens roulants disponibles. De leurs roues jaillissaient des gerbes tantôt étincelantes de blancheur, tantôt noirâtres et nauséabondes. Les bouches d'égout, aux plaques soulevées comme des pastilles de carton, vomissaient des ordures et tout ce que les bas-fonds de la ville refusaient de digérer.

Jamais un tel bataillon de moyens n'avait été mis en action. Les marins du feu ne savaient plus où donner du casque. Le dramatique incendie des Nouvelles Galeries en 1938, déjà à l'époque, avait mobilisé toutes les ressources disponibles, mais rien de comparable et de loin. D'ailleurs, jusqu'en ce mois d'octobre 38, les marins-pompiers marseillais étaient inconnus au bataillon ! Il n'était pas encore créé. En ce triste mois d'octobre Marseille avait vu pour la première fois des « mar-pomps » venus de Toulon

en catastrophe et confrontés à un effroyable incendie. L'eau manquait dans les manches percées du service municipal d'incendie. Qu'importe, le Vieux-Port en était rempli, d'eau. Il suffisait d'y pomper. Sagesse terre à terre du marin. L'eau et la marine se côtoient depuis toujours. Une éternité. C'est une grande histoire d'amour et de haine. D'amour car la mer, le sel et le vent sont la nourriture quotidienne du marin ; de haine quand l'estomac de l'océan, comme la baleine du Livre biblique, avale ses compagnons d'équipage. D'amour et de haine. L'éternel affrontement entre la lumière et la nuit, entre le Bien et le Mal.

Pour la première fois de son histoire, le vieil et antique Lacydon était devenu citerne pour un Corps de pompes ! Placide, notre Lacydon ! Comme la fenêtre de l'Hôtel de ville il en avait tellement vu ! Et depuis énormément plus longtemps. Et pas toujours de choses très belles. Mais cela est une autre histoire que nous raconterons peut-être un jour. À savoir ? L'histoire de Marseille vue au travers du miroir de notre antique plan d'eau ! Une simple goutte d'eau, a-t-on dit, contient toute l'histoire du monde. Alors pensez à toutes les gouttes d'eau qui composent notre cher Vieux-Port !

Notre port était donc devenu citerne à eau. Et avant de la vider, cette citerne, une vie de pompier n'aurait pas suffi. L'incendie matériel avait été éteint mais l'incendie politique était loin de l'être. Marseille était déjà sous tutelle administrative ; un décret lui imposa un corps de sécurité militaire, celui de la marine. Je vous l'avais bien dit : une histoire d'amour entre le Lacydon et la marine ! Un peu à l'identique de Paris quand l'Empereur avait vu le 1er juillet 1810 la robe de l'impératrice commencer à être décorée de flammèches inattendues lors de la réception à l'ambassade d'Autriche. On ne plaisante pas avec le feu. On ne plaisantait pas, non plus, avec l'Empereur. Demandez au Souvenir Napoléonien et à son président délégué, le docteur Jean-Baptiste Renucci. Dans les coursives du Bataillon était affiché un ordre de Napoléon Ier édictant de faire cesser les incendies ravageant certaines forêts de France ; l'ordre était adressé aux préfets : « Si les feux continuent dans votre département, vous serez fusillé ». C'était cela, à peu de choses près. Les feux avaient cessé ! Cela vous étonne-t-il ? Il y a toujours des leçons à recevoir de l'Empire, en particulier en ce qui concerne les feux ! Quelles que soient leurs circonstances et leur temps d'hier ou d'aujourd'hui.

Cependant, en ce mois de mai 2024, il n'est pas question de feu mais d'eau. Le feu se combat. L'eau ? Si les navires coulent en mer, ce n'est pas à cause du feu mais par les voies d'eau qui inondent leurs cales, envahissent leurs soutes, pénètrent leur intèriorité, alourdissent leur carène, assaillent leurs profondeurs, mettent en péril leur flottabilité, enfoncent leur stabilité et dévorent leur ligne de flottaison, métamorphosent leur coque les transformant en radeau, engloutissent leurs mâts, aspirent leur résistance, anéantissent leur raison d'être et de flotter. L'eau est à la fois le fonds baptismal du marin et son cercueil.

... Les marins-pompiers, casque Gallet vissé sur la tête, blouson, bottes et combinaison Kermel à bandes réfléchissantes, sillonnaient la ville. Il était devenu irréaliste de vouloir assécher les caves régulièrement inondées en cas d'intempéries sévères. L'eau était partout mais quelques inconscients, malheureux ou impuissants, surpris en dernières minutes, devaient être secourus.

En 1943 les bottes étaient porteuses de mort. 81 ans plus tard, d'autres bottes bien différentes, chaussant d'autres pieds, étaient porteuses de vie. On embarquait ici et là ... Embarquer ! Jamais le verbe n'avait connu, à terre, une telle signification.

Dans les situations extrêmes l'homme se révèle, pour ne pas dire se réveille. Un sursaut d'humanité, d'oubli de soi, de fraternité inscrite au cœur de l'humain. Comme dans toutes les catastrophes des hommes accomplissent, au péril de leur vie, des actes d'un courage dont ils ne s'estimaient pas être capables. Demandez aux deux lieutenants colonels Constantin Lianos ou Jean-Claude Baffie ce qu'ils en pensent. Dans cette tempête inoubliable qui frappait Marseille, tel fut le cas.

Alors que les rues du Panier devenaient torrents cascasant vers un Vieux-Port à la gorge regorgeant d'eau, une jeune mère grimpant la montée des Accoules et portant son enfant serré dans ses bras, glissa sur les marches que l'on ne voyait plus et perdit son enfant. Misère de toutes les misères du monde. L'enfant roulait, minuscule bouchon cahoté, emporté par le courant et dévalant la pente. La mère s'étant relevée trébucha à nouveau. Son cri ne suffit pas à ébranler la rue. Le vent et la

tempête engloutissaient tout, jusqu'aux derniers pleurs d'une mère. Là-haut, en face, la Vierge d'or était elle-même inondée d'eau. Ou de larmes ? La mère cria à nouveau. Elle était belle, elle était jeune. Elle était antique, comme ces statues grecques dont les plis du peplos rappellent l'onde fluide en épousant les formes de leur corps. Elle poussa un dernier cri. Que faire d'autre. Un cri d'angoisse, de folie, d'amour et de secours de cette Vierge en haut, là-haut sur la colline.

Il est des miracles du Ciel sur la terre des hommes. Un vieux pêcheur, un homme à barbe blanche, coiffé d'un bonnet de laine bleue, les reins ceints d'une sorte de large ceinture de tissu, comme sorti d'un autre âge et portant sur l'épaule son filet de pêcheur apparut. Il grimpait aussi la montée des Accoules. La pluie glissait sur lui sans paraître le gêner. Son pas était régulier et lent. Alors qu'il se trouvait à mi-chemin dans l'antique rue, comme au temps si lointain du Moyen-Âge, la cloche se mit à sonner. Le glas, monotone, angoissant à vous transpercer de peur. L'homme semblait indifférent. Il continuait à marcher. Il aperçut une sorte de paquet dévalant l'escalier, un paquet roulant dans l'eau. Il s'arrêta, tourna son regard vers là-haut. Là-haut. De l'autre côté vers la colline. Sur cette colline dont on ne voyait plus rien mais dont lui voyait encore la lumière. Alors il retira de son épaule son filet de pêcheur. Et d'un geste ample, beau, pur, vaste et immense, il le lança et le déploya sur la descente des marches. L'enfant en fut saisi dans ses mailles. La mère se jeta aux pieds de l'homme. Il lui remit son enfant. Il était sec comme s'il avait passé l'après-midi au soleil. La mère ne pouvait parler. L'enfant souriait, regardant son sauveur comme s'il voyait son grand-père. Vous connaissez ce tableau de Domenico Ghirlandaio ; c'était le même regard ! À la question de la mère, le pêcheur répondit simplement :

« Je m'appelle Pierre ».

— • —

(À suivre)